This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

✓ Lm 8
~~16.7.17.~~
141 d. 26

Digitized by Google

Digitized by Google

nion de Barthélemy[1] sur l'origine et le mode de fabrication des pièces de ce genre, et la développe au moyen de nombreux exemples qui servent à la justifier[2]. Il finit par l'explication d'un bas-relief venant du Péloponèse et représentant un médecin qui donne une consultation dans son cabinet à une jeune dame. Dans ce temps-là, dit-il, c'étaient les malades qui allaient chez le médecin, et non le médecin chez les malades[3]. Tout médecin qui n'appartenait point à la classe méprisée des charlatans ambulants et des vendeurs d'orviétan, louait une salle, une officine, une boutique (*tabernam*), où il faisait une espèce de cours, comme on dirait aujourd'hui, en présence de quelques auditeurs choisis, et donnait aux malades des consultations et des remèdes. On voyait, comme dans le bas-relief en question, accrochés au mur de la pièce divers instruments de chirurgie. Saumaise, au rapport de notre auteur, dit dans ses *Exercitationes plinianæ*[4] qu'on appelait les praticiens de ce genre *medici sellularii*, *ἰατροὶ ἐπιδίφριοι*. — Voilà, dira-t-on, qui nous mène bien loin des médailles d'Antoine. Aussi toute cette section n'est-elle qu'un hors-d'œuvre; mais elle est une galanterie de l'auteur envers le comte Roncalli, à qui cette dissertation est dédiée, et qui, pour

[1] Dans son *Essai de paléographie numismatique*, p. 36, 37, 38 du tome XXIV des *Mémoires de l'Académie des inscriptions*.

[2] *Ad nummos consulares, etc.*, p. 65.

[3] *Ibid.*, p. 92 et suiv.

[4] J'ai consulté l'édition de 1629, citée par Paciaudi, et ni à la page 849 ni aux pages 1050 et 1052, où il est parlé des médecins de diverses catégories, il n'est fait mention des *ἰατροὶ ἐπιδίφριοι*. Paciaudi était-il encore à la campagne et loin de ses livres lorsqu'il marquait ce renvoi?

Digitized by Google

il y avait apparemment dans le cœur de Paciaudi une cicatrice qui se rouvrait, quand l'ébranlement de cet organe dépassait un certain degré. Aux réflexions que lui suggère l'instinct de la justice se mêlent les âpres réserves de la passion. Il ne pense qu'à augmenter sa collection de brochures contre les jésuites, et encore qu'il puisse déjà la regarder comme complète, il s'attend à ce que la pendaison de quelques-uns d'entre eux par le gouvernement portugais y fournira d'intéressants appendices. Les Pères ont eu beau gagner le pape à leur cause, « on ne les trouvera pas moins coupables de lèse-majesté, dit-il, et il faudra laisser la justice suivre son cours. Le roi de Portugal est après tout le maître de ses États, et il n'a pas besoin de la permission du pape pour en chasser ses ennemis[1]. » Ainsi fit don José. Les jésuites chassés, mais non pendus, à l'exception d'un seul, Paciaudi raconte à Caylus qu'il est arrivé dans les États du Saint-Père un nombre considérable « de cette marchandise pestiférée; » que ceux qu'il a vus « sont ignorants et laids comme des diables, » que tous sont un peuple de singes très-embarrassants pour le pape et leur Père général, et que la chambre apostolique aura fort à financer pour les nourrir; qu'enfin le gazetier des jansénistes aura de quoi écrire et imprimer. Là-dessus il s'écrie : « Quelle foule d'écrits nous allons voir[2]! » Tout cela, j'en conviens, est plus gai que méchant; mais c'est un peu contradictoire.

Selon moi pourtant, il ne s'égayait ainsi que pour se

[1] Paciaudi, lettres XII, XVI, XLII. — [2] *Id.*, lettres XII, XX, XL.

Digitized by Google

ciaudi s'était promis des merveilles, au point de vue de Caylus et des antiquités, de cet agréable voyage; il n'y recueillit à peu près que des déceptions. Il visita Herculanum. « J'ai passé huit jours dans ces cavernes, dit-il, et j'ai examiné, contemplé, étudié le muséum du roi avec la plus grande attention. Je n'ai jamais passé de plus beaux jours. Oh! quels trésors! quelles raretés! quelles merveilles! J'ose dire que j'ai plus appris dans ces huit jours, en parcourant des yeux ce muséum, qu'en étudiant dix ans, et que celui qui n'a point vu les monuments d'Herculanum manque d'une infinité de connaissances. Et pourtant il est défendu de parler d'Herculanum. Le roi catholique veut qu'on admire et qu'on se taise, qu'on aille à Herculanum comme à la Mecque. Quelle loi barbare! Néanmoins par le courrier prochain je vous enverrai mes remarques[1]. » Il ne pouvait lui envoyer que cela, et encore comptait-il sans son hôte en prenant cet engagement; car, s'il le remplit une fois, il ne le remplit pas deux.

« Le marquis de Tanucci, écrit-il à Caylus le 3 novembre, a défendu qu'on me donnât l'entrée du muséum royal; et pour quel motif? Écoutez. On a trouvé plusieurs choses remarquables à Stabbia (Castellamare) et à Pompéja. Les académiciens[2], jaloux, ont dit au marquis que j'examine tout avec exactitude, que je prends note de tout, et qu'ayant des correspondances littéraires et devant voyager, je rendrais publiques ces antiquités avant qu'elles n'aient été éclaircies et publiées

[1] Paciaudi, lettre LXIV. — [2] Ceux de l'*Academia Ercolanese*.

Digitized by Google

temps ne le nomment même pas, ni Grimm, ni Diderot, ni Marmontel, ni même le léger et ingrat abbé Morellet, que, sur la recommandation de Barthélemy, il avait fort bien traité à Rome. Des rapports qu'il a pu avoir avec les philosophes et les gens de lettres autres que les savants, point de nouvelles. C'est que Caylus n'aimant et ne hantant les uns ni les autres, Paciaudi s'était fait scrupule de rechercher des gens antipathiques à son ami, et pour lesquels d'ailleurs lui-même n'avait pas plus de goût. Aussi, malgré les attraits de toutes sortes dont Paris lui offrait le rare assemblage, s'y ennuya-t-il quelquefois.

« Vous me mandez, écrit du Tillot à Caylus, l'ennui et les embarras du père Paciaudi. Je crois qu'il sera fort aise de revenir à un peu de tranquillité et à la vie qu'il aime uniquement. Il en sera plus heureux. Un autre Italien que lui serait séduit par tout cela; car ils aiment la considération autant que les superlatifs, et vous ne sauriez croire à quel point le clinquant leur tourne la tête, quoiqu'ils aient de l'esprit[1]. » Il resta néanmoins six mois à Paris, mais coupés çà et là par des excursions en province, dans le dessein d'acheter des livres pour la bibliothèque de Parme. Dans cet intervalle, il assista seize fois aux séances de l'Académie[2] et n'y parla point. Il y parut le 2 juillet 1762 pour la dernière fois.

Il partit bientôt après, passa par la Lorraine, où Stanislas lui fit le meilleur accueil, par l'Alsace, la Franche-

[1] Paciaudi, lettre LXVII, p. 278. Cette citation est donnée par Sérieys, sans indication de sources.

[2] J'en ai fait le relevé dans les procès-verbaux de la compagnie.

Digitized by Google

à croire que celui-ci n'était autre que Carlin, son valet de chambre. Caylus n'était pas d'humeur à confier les délicatesses et les secrets de sa correspondance à un homme dont il n'eût pas éprouvé de longue main la discrétion et la fidélité, et Carlin était précisément cet homme-là.

En marge de la plupart des lettres originales, un ancien employé de la bibliothèque de Parme a mis des numéros d'ordre, comme aussi à toutes les lettres, d'où qu'elles viennent, écrites à Paciaudi, et il a fait du tout un catalogue. Par quelques-unes de celles de Caylus, qui portent les numéros 5ooo et au-dessus, on voit que ce n'était pas une petite affaire pour Paciaudi de répondre à tant de lettres et de tous les pays; encore le catalogueur n'a-t-il pas tout enregistré, il s'en faut.

J'ai contracté quelques dettes en préparant cette édition des lettres de Caylus; c'est ici le moment de les acquitter. M. Barbieri, secrétaire de la bibliothèque de Parme, a été constamment pour moi d'une obligeance extrême. Dans la recherche où il m'a aidé et très-souvent prévenu des nombreuses pièces indiquées et toujours fort mal par Caylus, il m'a épargné la moitié de mon temps au moins et de ma peine. Ses connaissances sont aussi sûres qu'étendues en quelque matière que ce soit, mais principalement en bibliographie. Il n'a plus rien à apprendre dans celle de son pays du moins; elle ne comprend guère de livres, si indignes qu'ils soient d'être connus, sur lesquels il ne vous renseigne au pied levé, et dont il ne vous dise même la substance, le tout avec une simplicité, une modestie et une bonne grâce

Digitized by Google

était un sceau de paix et un témoignage de l'esprit et du caractère du pontife; cependant nous n'en avons eu ni vent ni voie. Voyez tout ce que votre campagne vous a fait oublier.

Il est dit que je vous donnerai toujours de la peine; mais votre politesse m'enhardit, et justement encore je vous demande un éclaircissement sur le pavé de Préneste [1], où vous aviez passé tout l'été, lorsque vous en êtes revenu. J'espère que vous connaissez quelqu'un dans cet endroit capable de donner sur la place des mots écrits les éclaircissements énoncés dans le mémoire ci-joint [2]. Je veux rendre le monument dans la plus grande exactitude; notre ami l'abbé [3] y joint son explication, et ce morceau doit être placé à la suite des antiques de Pietro Santi dont je vous ai parlé [4]. Je suis content de tout ce

veau pape exactement dans les mêmes termes.

[1] Ou la mosaïque de Palestrine. Voy. le *Voyage de Barthélemy en Italie* publié par Sérieys, p. 154, lettre XXVII. — Les mots grecs qui figurent dans la mosaïque de Palestrine donnent parfois le nom des animaux représentés. Un de ces noms, ΧΟΙΡΟΠΙΘΗΚΟΣ, régulièrement lu par Barthélemy (*Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, 1764, t. XXX, p. 532), avait d'abord été donné incorrectement ΧΟΙΡΟΠΟΤΑΜΟΣ. Malgré l'émendation fournie par l'illustre antiquaire, G. Cuvier, d'après Prosper Alpini (*Medicinalium observationum historico-criticarum, libri VIII.* Francfort, 1621; Venise, 1735), qui s'en était tenu à d'anciennes gravures, a fait entrer le Choeropotame dans la liste des Pachydermes dont la race est actuellement perdue.

[2] Ce mémoire était de Barthélemy, comme lui-même le dit dans sa lettre XII (voyez aussi ses lettres XV, XVIII, XX et *alibi*). Mais ce mémoire était plutôt une note indiquant les éclaircissements dont l'auteur avait besoin pour parachever son explication, que le mémoire lui-même ou l'*Explication*. Voy. ci-dessous, note 4.

[3] L'abbé Barthélemy. Caylus persiste à écrire tantôt Pietre Sante, tantôt Pietro Sante. J'ai cru devoir désormais corriger partout cette manière détestable de traduire à la française, quoique alors elle fût généralement en usage parmi les savants français et même italiens.

[4] Voyez lettre I. Tout cela est en effet rassemblé dans le *Recueil de peintures antiques imitées fidèlement, pour la couleur et pour le trait, d'après les dessins coloriés faits par Pietre Sante Bartholi* (par le comte de Caylus). Paris, 1757, in-f°. L'*Explication de la mosaïque*, par l'abbé Barthélemy, est à la fin du volume. Les *lettres* dont parle Caylus sont les inscriptions et les noms placés près des personnages et des groupes de personnages qui figurent dans la mosaïque.

Digitized by Google

que ce ton réussisse aux rois mêmes, pour lesquels il est certain que la vanité est faite ou plutôt chez lesquels elle est moins déplacée. D'ailleurs un homme qui embrasse tout et pour lequel rien n'est caché m'est d'autant plus suspect que plus je vis et plus je vois qu'on a beaucoup de peine à savoir une chose très-imparfaitement. C'est trop moraliser et vraisemblablement vous ennuyer. Je finis par vous embrasser de tout mon cœur, vous remercier encore de tous vos soins, et vous assurer du plaisir que j'ai de ne plus trouver de compliments à la fin de vos lettres. *Vale.* Voilà l'adieu d'un antiquaire.

## VI.

Paris, ce 29 décembre 1758.

Il y a longtemps que je ne vous ai écrit, Monsieur; je crains même de ne vous avoir pas assez remercié de tout ce que vous m'avez envoyé, ni fait d'excuses de toutes les peines que je vous ai données, et de celles que je vous donne encore par la lecture des noms du pavé de Palestrine[1]. Toutes ces raisons m'engagent à vous écrire, et quoique persuadé que tous les jours sont égaux pour ceux qui pensent, les philosophes eux-mêmes sont entraînés par les usages, et il y aurait de l'affectation avec la date de cette lettre, si je ne vous souhaitais pas *il bono capo d'anno,* et qui plus est, tout ce que vous méritez plutôt que ce que vous désirez; car je crois vos désirs bornés ainsi que les miens.

cependant la modestie d'exiger de ses concitoyens qu'ils fissent disparaître la statue qu'ils lui avaient élevée de son vivant. Retiré à Vérone après ses voyages, il se mit à étudier la physique et l'astronomie, et dota à cette occasion sa ville natale d'un Observatoire. Il était septuagénaire quand l'étude de l'hébreu le tenta; il l'apprit, dit-on, en quelques mois. Toutefois, quand il mourut, à quatre-vingts ans, il dut, je pense, reconnaître, comme il arrive aux plus savants, qu'il lui restait bien plus à apprendre qu'il n'avait jamais su.

[1] Tous ces noms sont interprétés dans l'*Explication* de Barthélemy indiquée ci-devant, lettre IV.

Digitized by Google

N'ayant pas l'honneur de connaître le cardinal Spinelli [1], il ne m'appartient pas de le remercier d'une politesse que d'ailleurs je ne dois qu'à votre amitié; mais je vous serai obligé de lui dire, si l'occasion s'en présente, que je suis pénétré de reconnaissance et que la volonté ne me manquera jamais pour la lui témoigner. Barthélemy, Mariette et moi nous attendons les éclaircissements pour finir cette affaire [2]; il nous tiennent en suspens pour graver les lettres, faire enluminer et, qui plus est, achever l'explication. Jugez combien de raisons pour autoriser l'impatience de trois Français qui cependant ont eu la constance de faire faire trois fois le voyage de Rome à leur projet, dans l'espérance de la correction et de la précision.

Je vous remercie d'avoir pensé à moi pour remplir une petite boîte que vous m'avez annoncée pour l'ordinaire prochain. Je suis si accoutumé à votre attention et à la sûreté de votre connaissance que je puis préparer des remercîments pour la première lettre. Je vois même que vous n'aurez pas la peine d'animer Alfani pour la recherche des guenilles que je désire préférablement, pour étudier et entrer plus intimement dans les procédés des anciens par rapport aux arts.

Votre amitié vous engage à me parler souvent de ce troisième volume. Le même sentiment me conduit à vous dire à

*tulasti*. Ils ne sont plus ces loyaux antiquaires auxquels j'aurais pu me fier; il n'est resté qu'une poignée de brocanteurs avares et ignorants. Je serais bien fâché de proposer un correspondant qui en agît comme l'abbé Cantoni. Maudit intérêt! il déshonore la nation italienne. Néanmoins je parlerai et je tâcherai de trouver une personne à laquelle on puisse se fier... Ici la marchandise des médailles grecques commence à manquer; ce commerce a tourné vers Venise et Naples. Le peu qu'on trouve ici va finir dans les mains de deux ou trois religieux qui recueillent et achètent pour ne plus vendre.» (Paciaudi, lettre V.)

[1] Le cardinal Spinelli était évêque de Palestrine, et quoiqu'il ne fût pas antiquaire, il comprenait la passion de Caylus et il se montra très-disposé à la servir. «M. le cardinal Spinelli est plein d'estime pour vous, et il est prêt à vous en donner des marques dans toutes les autres occasions.» (Paciaudi, lettre V.)

[2] La place des mots inscrits dans la mosaïque de Palestrine. Voyez ci-dessus lettre V et, de plus, la lettre XV de Barthélemy.



Digitized by Google

voir arrêtée par un ordre supérieur; je le conçois d'autant plus que je l'aurais donné. J'ignore encore ce que j'en ferai. Si j'étais assez savant pour indiquer les rapports qui se trouvent entre les poids et les mesures, je m'en servirais très-utilement pour un mémoire à l'Académie. D'ailleurs il faut lire tout ce qui a été écrit sur cette matière pour voir ce qu'on peut dire de nouveau. Si ce parti est trop fort pour moi, je prendrai le parti de l'exacte description [1] et de la plus grande précision, pour faire sentir au lecteur, dans le troisième volume, le mérite de ce beau morceau regardé uniquement comme antiquité. Dans la vérité, je ne sais ce que je ferai, mais je sais combien je vous suis obligé. Dans la crainte de vous ennuyer, je ne vous le répéterai plus. Je vous parlerai seulement de la beauté des cristaux; je n'avais jamais vu les pareils [2]. Il y en

celles de nos montres. Au-dessus correspond une autre petite assiette canelée et sans corniche. D'une petite chaîne plus courte pend un crochet pour y attacher la matière qu'on doit peser. La verge pèse en trois différentes manières; c'est pourquoi elle est faite de façon à pouvoir être tournée sur trois faces; mais à l'une d'elles manque le crochet. Le *romain* ou marc n'est pas une tête, comme à l'ordinaire, mais une coquille ou escargot de bronze rempli de plomb. Le poids le plus haut est de XXX... La mer l'a préservée de la rouille; quelque chose où elle était renfermée l'a empêchée d'être cassée; quelque divinité de la mer en a eu soin, afin que je pusse faire à mon très-cher comte de Caylus un présent digne de lui.

« Tous les antiquaires de Rome sont venus la voir, l'ont maniée et estimée beaucoup... Je la fais partir aujourd'hui pour Paris. On l'estime tant ici que je crains que quelque ordre supérieur ne m'empêche de l'envoyer hors de Rome, comme j'en ai entendu répandre le bruit. Je n'ai voulu permettre à personne d'en prendre le dessin, ou d'en faire le rapport des poids avec ceux d'aujourd'hui. Je veux que vous soyez le premier à en parler...

« Je sais que les Romains crieront, comme les Siciliens criaient contre Verrès; mais j'estime plus M. de Caylus que la république romaine de nos jours. M. de Breteuil voulait la voir; je n'ai pas eu le temps de la lui montrer. Tout délai apporté à son départ aurait pu empêcher de la faire sortir de Rome.

« Je suis le plus heureux homme du monde; j'ai enfin trouvé quelque chose digne de vous être offert. »

[1] Il prit effectivement ce parti. Mais son explication, au lieu d'être dans le troisième volume de son *Recueil*, est dans le quatrième, p. 304, pl. XCIV.

[2] « Deux pieds de cristal ancien avec les œuvres dorées, trouvés dans les ca-

Digitized by Google

disant. J'y penserai. Je vois des raisons favorables. La tessère et le comédien trouveront leur place. Je vous remercie de la totalité et des soins que vous vous êtes donnés.

Je passe à la seconde lettre.

Le contentement et la joie avec lesquels vous m'écrivez le plaisir de posséder notre beau Bacchus[1], est une preuve bien convaincante de l'amitié et de la vivacité que vous mettez aux recherches que vous avez la bonté de faire pour moi. Je ne trouve pas le monument trop cher. Les singularités qu'il présente et sa parfaite conservation sont des raisons de prix qui ont souvent engagé à les monter plus haut. Je serai charmé de l'avoir et d'être à portée de décrire les différents travaux qu'il fait voir.

A l'égard du piédestal remoderné, je ne doute pas du talent de M. Pikler[2] pour la *patina*, etc., mais je doute à bon droit de son goût pour les ornements, les accessoires et les agencements de l'antique. Je n'y ferai rien changer, parce qu'il peut plaire de cette façon à beaucoup de monde. Mais indépendamment des morceaux pareils à celui-ci, et dont l'antiquité présente les bases, M. Pikler[3] ne se doute pas des mou-

[1] *Ibid.*, p. 258, pl. LXXIX, n^os^ 5 et 6.

[2] « J'ai trouvé un petit Bacchus de bronze avec la couronne d'argent, et ce qu'il y a de plus singulier et unique, avec un vase d'argent sous le bras. Un pareil mélange donne le plus grand prix au morceau. Nos antiquaires ont regardé cette petite statue comme une rareté, et il m'a fallu courir deux fois toute la ville pour en faire l'acquisition. Vous le trouverez dans la boîte que je vous envoie aujourd'hui. On trouve bien rarement de pareils morceaux, et je crois que celui-ci est unique. » (Paciaudi, lettre XXVII.) — Il est expliqué et dessiné au tome IV, page 202, planche LXV du *Recueil d'Antiquités*. Mais Caylus croit que ce morceau a beaucoup de rapport avec ces petits prêtres qui, dans l'enfance, étaient chargés du culte de différentes divinités. C'est une erreur; il s'agit ici d'un petit *génie de Bacchus*. Les petits *génies* portant les symboles des dieux ont pu, au temps de Caylus, être pris pour des prêtres enfants, mais la théorie est faite maintenant.

[3] Le vrai nom est Pichler. Il y a trois artistes de ce nom : Antoine, né à Brixen, en Tyrol, en 1700, qui vint à Rome en 1730 et s'y maria; Jean, son fils d'un premier lit, et Louis, son autre fils d'un

Digitized by Google

## LXXI

Lundi, 14 octobre 1763.

Je suis charmé, mon cher abbé, du succès de vos puits[1]; je suis persuadé qu'ils produiront magnifiquement la semaine prochaine. Je vous renvoie les plans des susdits puits, et j'espère que vous ne m'enverrez pas souvent des pièces originales de cette nature; elles pourraient se perdre. Le monde est rempli de gens sottement curieux qui, pour se faire de fête, donneraient au public des choses mal digérées; mais l'air de vérité qui y régneront (*sic*) toujours pourrait me rendre suspect de négligence ou de malin vouloir[2].

Je viens de faire réponse à M. du Tillot. Il m'annonce par la lettre du monde la plus polie la petite caisse dont vous m'avez fait savoir le départ. Quand elle sera arrivée, je vous enverrai et à lui aussi tout ce que j'en pense, et je désire bien de n'avoir pas l'occasion de vous gronder. Il est vrai que personne ne sait mieux que moi ce que je puis accepter; les balayures au propre sont ce qui me convient chez vous; je vous le dirai sans cesse. Ménagez-les-moi toujours et vous verrez dans le VI[e] volume[3] le parti que j'ai tiré de deux morceaux de ce genre. Je les désire d'autant plus d'une fouille comme la vôtre qu'elle est authentique et que les morceaux de ce genre peuvent aisément se confondre avec des morceaux modernes.

[1] Puits creusés dans les décombres de Véleia. Voyez le commencement de la lettre suivante.

[2] Je ne suis pas très-assuré d'entendre ce qu'il veut dire. Ne serait-ce pas qu'il n'est pas de ces sots curieux qui se dépêchent de publier vaille que vaille tout ce qui leur tombe sous la main, et que, si ces puits «par l'air de vérité qui y régnera toujours,» étaient publiés, même avec des imperfections, on ne manquerait pas de dire qu'il en est l'éditeur?

[3] Du *Recueil d'Antiquités*. Je ne trouve dans le tome VI de ce Recueil, p. 306, pl. XCVIII, qu'un seul de ces monuments, qui est une tête de clou dont le crochet est en forme de doigt, et p. 319, pl. CII, quelques ornements de vases de terre provenant, comme le clou, des fouilles de Véleia.

Digitized by Google

en êtes convenu. Le secret sera gardé et les ménagements observés[1].

Vous avez aujourd'hui une suite de quatre nouveaux comptes rendus[2]; je les ai joints à un livre qu'on m'a donné, parce qu'il est dédié à l'Académie. J'ai prévu aisément que je ne comprendrais rien aux rhythmes[3]; je ne l'ai donc pas lu, et je n'ai pas grand mérite à vous en faire présent. Je vous remercie de la petite feuille que vous m'avez envoyée; je l'ai communiquée à Le Beau et donnée à de Guignes[4]. Ils vous remercient tous les deux. Ils ont dîné au coin de mon feu vendredi, non sans boire à votre santé et vous regretter.

M. du Tillot me mande, au sujet de ses médailles[5] : « Le P. Paciaudi sait l'objet que nous avons. » C'est ce que vous ne m'avez jamais dit et que vous me direz quand vous voudrez. Il me suffit que mes recherches puissent vous être de quelque utilité.

C'est aujourd'hui le 14, et je vous ai promis les graines de M. de Bentivoglio pour le 15; en conséquence, je les ai mises dans une boîte; elles partent demain.

Vous verrez par le bordereau que je mets dans cette lettre que vous avez toutes celles qui sont marquées d'une croix, et que par conséquent il vous en manque cinq, dont j'ai gardé la note et que vous recevrez par le premier ou le second ordinaire. J'attends la note que vous devez me donner pour les graines particulières de votre belle dame. Si cette note n'eût pas été perdue, sans qu'il y ait de ma faute, vous pensez bien que ces graines seraient arrivées des premières. Mais la saison

[1] Voyez la lettre précédente.

[2] De procureurs généraux de divers parlements, et toujours au sujet des jésuites.

[3] La belle indication! Il revient sur ces rhythmes dans sa lettre LXXV et se garde bien d'être plus clair. Mais je ne saurais assez le redire : il n'écrivait pas ces lettres pour nous.

[4] Voyez lettre LXXVII, note 12.

[5] Les médailles de Savoie.



Digitized by Google

trer l'empreinte que je vous ai envoyée. On écrit si aisément dans votre pays que l'on travaillerait sur la pointe d'une aiguille, et l'on enlève la fleur d'une petite découverte ou du hasard qui vous favorise.

Je n'ai que le temps, mon cher abbé, de vous embrasser. Voilà le paquet de Watelet envoyé suivant vos ordres. Je vous quitte pour lui écrire un mot.

## LXXVII

25 décembre 1763.

J'avais bien raison de penser, mon cher abbé, que les dissertations sur le cabinet de Nani me consoleraient des autres. Ce M. Passeri m'a fait d'autant plus de plaisir que c'est un savant homme et qui m'a beaucoup instruit[1]. Recevez donc mes remercîments de me l'avoir envoyé.

J'ai reçu, il y a deux heures, les livres que M. Schiavo m'avait annoncés[2]. Je me trouve dans le plus grand embarras, car cet envoi est, je crois, une bibliothèque. Il y a plus de quinze volumes in-folio, in-12, etc. Tirez-moi de peine, soit en m'indiquant ce que je pourrai lui envoyer, soit en me donnant les moyens de lui faire parvenir ce que vous aurez décidé.

On vient de me dire qu'on ne vendrait pas la bibliothèque du collége, et que l'Université donnerait cent mille écus pour la mission[3] et la bibliothèque, qu'on voulait d'autant moins

le mot de Bohême était-il appliqué à des filous, à des gueux en 1763? Je ne le pense pas, et, dans ses *Études de philologie comparée sur l'argot*, M. Francisque Michel ne cite même pas ce mot. La *foi de Bohême* ne serait-elle pas plutôt une allusion au secret que les partisans de Jean Huss se gardaient entre eux?

[1] Voy. la lettre qui précède.

[2] Voy. lettres LVII et LXXIV.

[3] Ce mot est si mal écrit dans l'original que je ne suis pas certain de l'avoir bien lu. Je ne comprends pas en effet ce que l'Université avait à faire de la «mission». Il faudrait donc lire, je crois, «pour la *maison* et la bibliothèque,» de laquelle on ne voulait pas séparer la maison, afin de l'ouvrir au public.

Digitized by Google

jésuite, mais comme il m'a paru bien fait et convenable à un homme qui donne un Tacite[1], j'ai franchi le pas. Bonjour.

## LXXXI

5 février 1764.

Votre lettre du 21 janvier arrive; je répondrai aux dernières commissions avant que de vous parler de ce qu'elle contient.

Je ne connais le Parnasse de M. Titon que très-imparfaitement, et je vous en ai donné la preuve en disant que je ne croyais pas que les quatre jésuites y fussent. Ils y sont[2]; mais l'affaire n'est pas sans embarras. M. Titon est mort; sa famille pensait que le roi prendrait ce monument; il n'en veut pas. Il appartient à plusieurs héritiers qui le regardent comme un effet considérable; comment en obtenir des coins particuliers pour les faire frapper séparément? Cependant j'ai tenté la proposition, en la regardant comme ridicule. Et si par hasard le défunt avait fait frapper ces médailles à part, je les ai fait demander. Mais vous n'aurez réponse que dans huit jours et

sion. Il arrive souvent que Caylus se contredit, parce qu'il oublie ou qu'il anticipe sur les événements.

[1] Le P. Brotier. Je ne suis pas certain de quel ouvrage il s'agit ici; cependant, comme Caylus l'envoie dans le temps où le P. Brotier donnait un Tacite, ou plutôt travaillait à le donner, la première édition n'ayant paru qu'en 1771, je conjecture que l'ouvrage bien fait dont parle Caylus est le *Traité des monnaies romaines, grecques et hébraïques comparées avec les monnaies de France*, publié en 1760, in-4°. D'ailleurs tout autre ouvrage que celui-là, et venant surtout d'un jésuite, n'aurait obtenu à aucun prix l'honneur d'être lu par Caylus.

[2] Les PP. Rapin, Vanière, La Rue et Commire. *Description du Parnasse français exécuté en bronze, suivie d'une liste alphabétique des poëtes et des musiciens rassemblés sur ce monument.* Paris, 1727, in-12; 2e éd., 1732, in-f°. Tout le monde a vu ce *Parnasse* à la bibliothèque Nationale. Outre les statuettes des grands hommes, on voit sur la montagne, accrochés à des branches, portés par des génies, des médaillons d'auteurs de second et de troisième ordre. C'est parmi ces médaillons qu'étaient les quatre jésuites. Voyez, pour plus ample information, outre l'ouvrage ci-dessus de Titon du Tillet, l'*Essai historique sur la bibliothèque du roi*, par Leprince.

Digitized by Google

sent. Je désire qu'il comprenne deux ou trois endroits dans lesquels l'auteur se bat les flancs pour exprimer son prétendu enthousiasme et pour élever des comparaisons de la nature de l'antique.

Je vais faire graver les deux petites planches cette semaine; mais je redoute l'imprimeur. D'ailleurs, que peut avoir cette traduction de commun avec un gazetier? Un ouvrage imprimé est répandu dans un grand pays, un imprimeur le traduit dans une autre langue et le rend public; tous les rois de la terre ne peuvent y trouver à redire [1]. Voilà ou à peu près quel sera l'avis de cet imprimeur :

L'IMPRIMEUR AU LECTEUR.

« M. l'abbé Winckelmann, antiquaire du pape, jouit d'une si grande réputation en Italie, que j'ai fait venir d'Allemagne avec empressement une lettre qu'il a écrite à M. le comte de Bruhl, et que je n'ai rien épargné pour la faire bien traduire. La curiosité et même l'avidité sont poussées si loin pour tout ce qui regarde les antiquités des environs de Naples, et les détails dont cette lettre est remplie sont si bien vus et si bien expliqués que la reconnaissance du public me paraît certaine, quand même M. Winckelmann aurait traité quelques objets que d'autres auteurs auraient rapportés avant lui. »

J'aurai le temps, avant que l'imprimeur en soit à cette feuille qui, vous le savez, est toujours la dernière, de recevoir votre réponse, de changer cet *Avis*, d'y ajouter, enfin de me conduire selon vos bonnes idées.

Vous n'aurez pas beaucoup cet ordinaire, mais il est bon et, comme on dit, emporte la paille.

Le mandement de l'archevêque se rapproche, il baisse de

[1] Voilà une théorie sur la propriété littéraire qui ne ferait pas fortune aujourd'hui. Il paraît d'ailleurs qu'un gazetier indiscret avait eu vent de cette traduction et y avait trouvé ou pouvait y trouver à redire.

Digitized by Google

jours, prévaudra, et que le premier arrêt qui paraîtra sur cette matière sera le bannissement général de ces messieurs. La vente de leurs livres est certaine; voilà ce qui vous intéresse d'abord.

N'ayant pas beaucoup de choses à mettre dans ce paquet, j'y fourre une épreuve d'un plan et élévation du tombeau de Porsenna [1]. Je suis, comme vous le voyez, le sentiment de

[1] Je ne sais si l'on peut appeler critique la manière dont Pline (CXXXVI, 19) parle de la description du tombeau de Porsenna faite par Varron, et qu'il rapporte d'après cet écrivain. En tout cas, elle appartiendrait à Varron et non pas à Pline, qui ne fait que rapporter les paroles de Varron mot pour mot, sans en prendre la responsabilité. Il n'y ajoutait donc qu'une foi médiocre. Et, en effet, quoi de moins naturel et de moins praticable que la superposition de quatre monolithes coniques sur quatre autres de la même forme, encore que ceux de dessous soient protégés par une énorme calotte de bronze qui les couvrirait tous ensemble comme un toit, et empêcherait apparemment leurs pointes d'être écrasées ou rompues par ceux de dessus? Et puis quelle grâce dans une pareille architecture? Il faut donc conclure, avec Quatremère de Quincy, que Varron n'a probablement pas traduit exactement l'écricain étrusque d'où il a tiré sa description. « Observons, dit-il (*Recueil de dissertations archéologiques*, p. 9 de la *Dissertation sur le tombeau de Porsenna*), que, dans les monuments d'architecture surtout, il est fort difficile d'éviter les confusions [de termes], même pour l'écrivain qui a l'ouvrage sous les yeux; à plus forte raison pour celui qui répète, et d'une langue dans une autre, des descriptions d'édifices qu'il n'a point vus et dont il n'a point eu l'occasion de reconnaître le genre. Ainsi Varron, traduisant la chronique étrusque, a pu se trouver réduit (comme cela doit arriver souvent à un traducteur) et en quelque sorte contraint à tomber dans une sorte de version littérale dont il eût peut-être évité l'ambiguïté, s'il eût procédé sur la vue même du monument, au lieu de se traîner sur les mots de sa description. » (P. 24.) Aussi, autant la restitution du tombeau de Porsenna donnée par Quatremère de Quincy est conforme au bon sens, sinon à la vérité même, autant celle de Caylus paraît forcée, disgracieuse et répugnante à l'art. — M. le duc de Luynes (*Annal. dell' Instit. archeologico*, 1829, t. I^er^, p. 307) avait appuyé l'opinion de Quatremère; mais Letronne (*ibid.*, p. 386 et suiv.) n'admet pas le sens que donnent ces deux archéologues à l'expression *fabulositas* employée par Varron à l'égard de ce monument et répétée par Pline, et il donne une nouvelle traduction du passage de Pline, là même, et dans son *Mémoire sur le tombeau d'Osymandyas* (*Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, 1830, t. IX, p. 362). Voici cette traduction : « Porsenna a été enterré au-dessous de la ville de Clusium, où il a laissé un mo

Digitized by Google

Je suis charmé que vous soyez content de vos lardoires[1]. Ne vous en faites pas de faute, soit que vous les mettiez à l'usage ordinaire, soit à celui que je vous ai proposé.

L'abbé Barthélemy peut avoir des torts quelquefois; ils seront toujours fins et utiles à lui; mais il n'en a pas sur le Passeri[2]; il m'a dit tout ce que vous me mandez.

Je ne doute pas que vous ne trouviez des preuves encore plus claires de votre *conditorium*, et j'espère que vous me les donnerez. Cependant votre puits me paraît difficile à arranger, ainsi que les deux entrées[3] et votre rue, puisque rue il y a.

Puisque vous approuvez l'envoi à M. Schiavo, je l'enverrai à Pâques, à notre consul à Naples. Mandez-moi l'adresse dudit Schiavo; j'aurai le temps de la recevoir, car les imprimeurs me font enrager sur un article comme les traducteurs[4] sur un autre, et je ne crois pas que tout cela soit fini avant Pâques. Je voudrais de tout mon cœur que la traduction fît l'effet que vous prévoyez; mais je ne le crois pas. Il y a près d'un an que cet ouvrage paraît en Allemagne et qu'on n'en dit rien. D'ailleurs je n'ai pas d'autres précautions à prendre que celle de ne point paraître et de ne rien avouer. Winckelmann est le seul que cela pourrait intriguer. Après avoir beaucoup trop payé un traducteur, j'ai été obligé d'en prendre un autre[5]; mais il restera toujours de grandes difficultés. Le faux enthousiasme de l'auteur sur les arts est presque impossible à traduire, et je voudrais qu'on ne pût rien reprocher à cette traduction. Elle sera in-4°, comme l'original. Les trois planches dont il est orné sont déjà gravées; car ce point dépend de moi.

Ce que vous m'avez mandé du Montrichard et de sa longue apostille m'a fait rire. Que de gens en agissent ainsi!

[1] Voyez lettre LXXXI.
[2] Voyez lettre LXXIX.
[3] *Ibid.*, p. 401.
[4] Les traducteurs de la lettre de Winckelmann au comte de Brühl. Voyez lettre LXXX.
[5] Michel Huber. Voyez la note 4 de la lettre LXXX, p. 409.

Digitized by Google

intitulé : *Il est temps de parler*. Mais comme il est à Rome, le public ne verra audit carcan que son portrait, son nom et ses qualités. On m'a dit depuis qu'il est à Nancy, le receptacle de toutes les immondices jésuitiques. L'imprimeur de l'*Appel à la raison* ira en personne travailler pour le roi sur ses galères pendant cinq ans.

Le Parlement a fait examiner très-sérieusement les *Assertions*, contre lesquelles l'archevêque, dans sa dernière instruction, s'est élevé en faux. Un homme de mes amis, très-entendu dans cette matière, a été consulté, et il m'a fort assuré qu'il n'y avait qu'une épithète sur la mort de Caton (me semble) à laquelle on pouvait avoir donné un peu trop d'extension [1]. Encore pouvait-on la défendre par quelques exemples. Tout le train qu'on a fait sur les passages tronqués, sur

coup de le ménager et lui jette à la face les imputations les plus outrageantes, les plus propres à empoisonner la joie de son triomphe. L'objet de cette véhémente et spirituelle invective est M. de la Chalotais, procureur général au parlement de Bretagne, ou mieux, ce sont ses deux comptes rendus sur les constitutions des jésuites et sur l'appel comme d'abus de ces mêmes constitutions. Tous les parlements de France vengèrent tour à tour le magistrat breton, en condamnant l'*Appel à la raison* à être lacéré et livré au feu par la main du bourreau. Il fut sans doute bien dommage que l'auteur eût échappé au carcan, mais Caylus nous dit ici qu'on se rattrapa sur l'imprimeur, qu'on envoya en personne travailler sur les galères du roi pendant cinq ans. Il s'appelait Garnier.

[1] Le passage auquel il est ici fait allusion est extrait de la *Théologie morale* de Paul Laymann, jésuite allemand; il est ainsi conçu : *Licet hæc doctrina sancti Augusti vera sit, nullo casu seipsum interficere fas esse, nisi Deus ita jubeat, non tamen adeo conspicua est quin prudentes quoque effugere possit, si gravior causa inhumanius aliquid persuadeat. Nam stoici ob patriæ salutem se interimere decorum duxerunt. Quare etiam Catonis factum qui seipsum Uticæ occidit, ne Cæsarem tyrannum victorem aspicere cogeretur*, a multis commendatum fuit. (*Théol. moral. l. III, sect. 5*, de l'édition de Paris, p. 116.) Le trop d'extension donné à l'épithète dont parle Caylus tombait sur le mot *commendatum*, ainsi traduit par les compilateurs des *Assertions* : vanté *comme digne d'être imité*. C'est une des moindres licences (et elle était, comme toutes les autres, bien inutile) de ces hardis limiers de l'autorité parlementaire. Le nombre en est considérable, quoi que Caylus en dise, et il ne faut que se donner la peine de chercher pour en être convaincu.

Digitized by Google

crois, cette semaine, que ce qui regarde l'archevêque. Il est vrai que c'est une suite de la même affaire; mais après cela qu'aurai-je à vous envoyer? Vous me le ferez savoir.

A propos d'envoyer, j'ai le vif plaisir de mettre dans ce paquet deux médailles des plus anciennes de Savoie. On m'assure même qu'elles sont, une surtout, très-rares. Je le désire, plus que ne le peut faire le galant homme[1] auquel je vous prie de les remettre avec mes compliments et amitiés ordinaires.

Vous pouvez regarder le départ de ces messieurs comme certain. Le serment demandé a été le coup de cloche. En voilà cependant encore un qui l'a prêté; mais vous savez ce que je pense des serments de p....

Si vous avez à Parme le plan et les élévations gravés du nouveau théâtre de Bologne, je vous serai très-obligé de me l'envoyer.

Je vous écris tout ce bavardage avant que d'avoir reçu votre lettre, non-seulement pour ne rien oublier de ce qui peut vous amuser, mais pour me divertir moi-même dans l'intervalle de quelques petites occupations qui peuvent en un moment me survenir en foule. Car si je suis abandonné par l'Italie, la Gaule me favorise assez pour m'occuper[2]. Que me faut-il de plus?

Votre lettre du 18 février arrive. Je suis fâché de vos rhumes. Le nombre que nous en avons ici, avec un printemps de moins, ne diminue pas ceux des autres pays. Mais ces maux ne sont ni longs ni dangereux.

Votre jésuite aura vu à présent que ses confrères ont été gravés; mais il apprendra par vous le départ de ses confrères de Versailles. Cette petite société faisait, à mon avis, un

[1] M. du Tillot.

[2] Il parle ici spécialement des antiquités de la Gaule qui sont à la fin du VII[e] volume ou Supplément de son Recueil.

Digitized by Google

à cette espèce d'intelligence dont je crois posséder le médiocre talent.

La traduction n'est pas encore donnée à l'impression [1]. J'ai été obligé de la faire recommencer, le premier traducteur s'en étant mal acquitté. J'ai mieux aimé payer deux fois, et qu'une chose qui, dites-vous, doit faire du bruit, fût bien et fidèlement rendue. Je crois qu'elle ne pourra paraître qu'à Pâques, en même temps que le VI[e] volume. Vous connaissez ma vivacité ou plutôt mon impatience; ainsi vous croirez sans peine que le retardement ne vient pas de moi.

On a tenu hier et avant-hier l'évêque de Langres [2] sur les fonts; le résultat nous fournira sans doute de la besogne pour la semaine prochaine. Le paquet de cette semaine ne sera pas mauvais. Cependant je n'ai pas reçu les objections du grand janséniste sur le catéchisme dont il est question depuis si longtemps [3].

Je reviens à ces signatures que je vous ai présentées comme un grand inconvénient pour le parti. Cependant ceux qui signent se parjurent et sont des hommes perdus; ceux qui ne signent pas conviennent qu'ils ne doivent aucun attachement à leur prince. Le fond est donc bon [4]; mais j'aurais voulu une autre forme qu'il n'était peut-être pas possible de trouver.

L'évêque d'Amiens [5] vient de donner un mandement très-

[1] Voyez lettres LXXX et LXXXIII.

[2] L'évêque de Langres ayant répondu à l'arrêt qui condamnait sa *Lettre pastorale* à être brûlée, par une seconde *Lettre pastorale* (12 septembre 1763) où il disait entre autres et avec dignité : « Il s'en faut bien que nous en rougissions; et si nous ne disons pas que nous nous en glorifions dans le Seigneur, c'est parce que cet opprobre est bien peu de chose aux yeux même des hommes, » le Parlement riposta par un arrêt du 3 mars 1764, qui condamnait cette seconde lettre à la même peine que la première. C'est de cet arrêt que parle ici Caylus.

[3] Depuis trop longtemps. Voyez lettre LXXIX.

[4] Voilà qui gâte un peu la réflexion de tout à l'heure.

[5] Gabriel d'Orléans de La Motte. *Adhésion de M[gr] l'évêque d'Amiens à l'Ins-*

Digitized by Google

pour aujourd'hui. Je me trouve bavard à l'excès. Ne le trouvez-vous pas aussi ?

## LXXXV

11 mars 1764.

Nos évêques, que l'on a priés fort honnêtement de veiller à leurs diocèses, ont trouvé cela très-mauvais, et ne pouvant pas dire la vraie raison de leur bile, ils se sont rejetés sur d'autres articles. Il est constant que le gouvernement des jésuites, qui les entretenait dans l'ignorance, était bien plus à leur gré. Mais enfin le procureur général a eu ordre de fureter les quarante-sept lapins qui se panadaient et vivaient à Paris. On a même reproché au susdit procureur général d'avoir négligé une des obligations de sa charge[1].

Je vous envoie dans cette lettre le bordereau des jansénistes que vous recevrez. Ils sont au nombre de vingt-cinq[2]. On les

[1] Ce fut le 3 mars 1764, jour auquel fut condamné à être lacérée et brûlée la seconde lettre pastorale de l'évêque de Langres, qu'il fut question, dans la même séance, d'aviser aux moyens les plus propres pour arrêter les adhésions que l'on craignait de la part de quelques évêques à l'*Instruction pastorale* de l'archevêque de Paris. Un de *Messieurs* proposa d'inviter les évêques qui se trouvaient alors à Paris, au nombre de plus de quarante (et il en lut la liste), à venir vérifier par eux-mêmes les *Assertions* sur les ouvrages des auteurs jésuites qui y sont cités. Mais cette mesure, au sentiment de *Messieurs*, ne pressait pas tant que la nécessité de renvoyer au plus vite dans leur diocèse le grand nombre de «lapins» qui «se panadaient» à Paris, et qui les gênaient. Il fut donc arrêté que le procureur général serait chargé de faire exécuter les ordonnances concernant la résidence épiscopale, et qu'il en rendrait compte le 17. Ce qui fut fait; après quoi les évêques durent quitter Paris.

[2] Paciaudi n'en avait désigné que vingt-trois, sur un petit papier que j'ai trouvé joint à la lettre de Caylus; ce sont Jansénius, Saint-Cyran, Arnauld, Arnauld d'Andilly, Le Maître, Singlin, Hamon, Desfossés, Pascal, Nicole, les évêques d'Aleth (Pavillon), de Pamiers (Caulet), d'Angers (Arnauld), de Beauvais (Buzenval), de Senez (Soanen), de Mirepoix (La Broue), de Boulogne (de l'Angle), de Montpellier (Colbert), d'Auxerre (Caylus), ces deux-ci surnommés les derniers des Romains; Duguet, d'Asfeldt, Petitpied, et la mère Agnès Arnauld. «Vous conviendrez, monsieur le comte, écrivit Paciaudi au bas de cette liste, que je ne vous envoie pas de la drogue.»



Digitized by Google

cannes ou de grands bâtons comme on en porte aujourd'hui. Ils sont noirs et durs comme tous les bois de chêne qui ont été si longtemps dans l'eau, et n'ont rien de merveilleux ni d'extraordinaire. Cependant on les recherche, et n'en a pas qui veut.

Mandez-moi, mais avec la franchise que j'aime, si j'oserais en offrir une à l'infant et l'autre au petit prince. Consultez M. du Tillot, et voyez si cette plaisanterie d'antiquaire ne serait pas déplacée. Ajoutez avec vérité que ces bâtons coûtent au plus trente sous, et qu'ainsi cet envoi n'a d'autre objet qu'une attention respectueuse.

J'avais commencé cette lettre toujours pour m'amuser en attendant; je reçois la vôtre du 25 février. Elle me donne de nouvelles matières et je vais en profiter.

Vous vous défendez trop sérieusement pour n'avoir pas eu un tort sur le goût que je vous ai reproché. Mais quel est-il ce goût? Celui de la bibliomanie, et vous êtes bibliothécaire. On est trop heureux d'avoir des goûts, et quand on a ceux de son état, on mérite des éloges. Je vous en donne et je vous en ai donné. Mais vous oubliez un peu, par l'excès de ce goût, qu'il faut sept jours pour avoir réponse, et le pauvre Tilliard, qui se félicitait d'avoir trouvé une [raison] d'espérer un livre demandé, voyait que vous le possédiez, quoiqu'il fût bien spécifié dans une note de votre main, comme devant être acheté par lui. Tout cela est en ordre; n'en parlons donc plus. A propos de Tilliard, je lui ai dit de débarrasser un peu sa maison, et de vous envoyer toujours deux ballots de livres

édifices sont antiques ou du moyen âge. La maladie (car il faut que nous en ayons toujours une) s'est portée sur un autre viscère, et dans le fort de l'hallucination à laquelle il est en proie, le malade ne voit que camps préhistoriques, tours préhistoriques, engins, ustensiles préhistoriques, etc. On montre même au musée de Saint-Germain des coprolithes préhistoriques; on dira bientôt l'animal d'où ils viennent et à quel sexe ils appartiennent.



Digitized by Google

de me témoigner. Je voudrais les reconnaître; mais comme dit Philémon, dans La Fontaine :

Que donner à des dieux? C'est le cœur qui fait tout.

Indépendamment des nouvelles grâces ajoutées à l'honneur du souvenir, vous avez vu avec quelle reconnaissance j'ai accepté le présent[1]. Je ne puis donc rien dire de plus à cet égard.

La lecture que vous me mandez faire de mes lettres va m'embarrasser à l'avenir. Je vous mande sans réflexion et sans étude la manière dont je suis affecté des objets que vous désirez, auxquels même je n'entends rien. Jamais je ne vous écris aucunes nouvelles publiques; elles ne conviendraient pas à un ermite. Je n'y ajoute même aucune des plaisanteries de Paris : vous êtes donc bien complaisant ou bien prévenu en ma faveur. Dieu vous conserve ces sentiments.

Je suis charmé de l'effet que les quatre médailles ont produit[2]. Elles ne m'ont rien coûté, si vous comptez pour rien la reconnaissance, comme on ne fait que trop dans le monde. Mais si par hasard ces gros et ces petits bonnets voulaient me faire avoir *pour de l'argent* quelques antiquailles et surtout des monuments étrusques, vous feriez une grande affaire, et vous mettriez leur prétendue reconnaissance à une épreuve dont les suites sont connues[3]. En admettant une telle suppo-

[1] Du III[e] volume d'Herculanum. Voyez la lettre qui précède.

[2] Les médailles de Savoie.

[3] Tout cela n'est pas de la plus grande clarté. Il est charmé de l'effet de ses médailles, par conséquent du plaisir qu'elles ont fait à du Tillot et au roi de Sardaigne, auquel celui-ci les envoie; cependant il se permet de douter de la reconnaissance de ces *gros et petits bonnets*, que Paciaudi lui avait très-probablement garantie. Ce doute ne saurait regarder ni le duc de Parme ni son ministre; mais le roi de Sardaigne, Charles-Emmanuel III, le cav. Morozzo qui dirigeait les travaux numismatiques, le capitaine Daristo qui faisait les dessins, l'abbé Berta, bibliothécaire de l'Université, et le comte Orsini d'Orbassano qui concouraient au travail, sont, selon toutes les apparences, l'objet de ce doute et de cette qualification. « Si tous ces gens-là, aurait pu dire Caylus à Paciaudi, sont aussi reconnaissants

Digitized by Google

est mon intention. Vous savez que la bibliothèque de M. Huet[1] est ce qui a différé la vente des livres de la maison professe.

[1] La vente de la bibliothèque de la maison professe, à laquelle il ne fut procédé que le 15 avril de l'année suivante (lettre CXXIX), devait en effet avoir lieu avant celle du collége de Clermont. On lit à la fin de l'avertissement du catalogue de cette dernière bibliothèque, et sous la rubrique *Nota*, que « des circonstances particulières, relatives à des contestations qui existaient par rapport à la bibliothèque de la maison professe, en avaient retardé la vente. » Ces contestations, Caylus les indique ici; elles avaient été provoquées par l'opposition que le neveu et légataire de l'ancien évêque d'Avranches, M. de Charsigné, abbé de Fontenay, avait faite à la vente. Un arrêt du conseil lui donna gain de cause. L'impératrice de Russie offrit alors 50,000 écus des livres de Huet restitués au légataire; mais Louis XV les acheta, les fit verser dans la bibliothèque Royale et assura au légataire une rente de 1,750 livres, au capital de 35,000. Le prix était médiocre, et pour tout dire, c'était donné. Peut-être même que le rédacteur des nouvelles politiques (lequel, par parenthèse, n'y est pas toujours exact) du *Journal encyclopédique* de février 1764, page 173, n'a pas voulu dire autre chose, lorsqu'il s'exprimait ainsi : « Les bibliothèques léguées aux ci-devant soi-disants jésuites, par M. Huet, évêque d'Avranches, et par M. de Harlay, ont été réclamées depuis la dissolution de cette société par les héritiers de ces familles, et leur ont été adjugées par arrêt du Parlement. *L'héritier de l'évêque d'Avranches a fait don à la Bibliothèque du roi des livres qui lui revenaient*, et le prince de Tingri, pour celle de M. de Harlay, en a fait présent à l'Université de Paris, à laquelle il a demandé la nomination de trois bourses (*Bachaumont*, t. II, p. 11, dit la même chose), ce qui lui a été accordé avec la plus grande reconnaissance. » — Une note manuscrite placée en haut de la page 1 du catalogue de la maison professe appartenant à la bibliothèque Mazarine, dit « qu'avant la vente des autres livres, on en avait retiré 1,471 articles. » Le même *Journal encyclopédique* de juin 1764, IIe. partie, p. 179, en dit la raison : c'est que « par arrêt du Parlement il avait été ordonné que les livres qui seraient trouvés dans ces bibliothèques, contenant des principes de morale relâchée et de doctrine meurtrière, seraient portés au greffe de la cour. — Les catalogues des deux maisons sont intitulés : *Catalogue des livres de la bibliothèque de la maison professe des ci-devant soi-disants jésuites*. Paris, chez Pissot et chez Gogué, 1763, in-8°. Il y a 7,252 numéros et une table des auteurs. — *Catalogue des livres de la bibliothèque des ci-devant soi-disants jésuites du collége de Clermont, dont la vente commencera le lundi 19 mars 1764*. Paris, chez Saugrain et chez Leclerc, 1764, in-8°. Il compte 6,752 numéros avec une table des auteurs. Les prix de vente sont marqués sur ces deux catalogues, et j'ai remarqué que les mêmes ouvrages (et ils sont très-nombreux) portés sur l'un et l'autre ont été vendus beaucoup plus cher à la maison professe qu'au collége.

Digitized by Google

Voilà un P. de La Chaise pour vos nouveaux amis[1].

## LXXXVII

1er avril, au soir, 1764.

Votre lettre du 17 mars, mon cher abbé, est arrivée sans aucun retard. J'y réponds après vous avoir préalablement remercié.

rapporterait. Cette offre donna des soupçons; néanmoins elle eut pour effet de faire retrouver la malle sous un pont, mais ouverte. Les voleurs en avaient tiré l'argent, le linge, les habits, mais ils avaient laissé tous les papiers, parmi lesquels était le portrait de Malagrida tenant une croix de la main droite et une palme de la gauche, avec la légende qui suit, ainsi gravée :

Au-dessus du portrait : « *Quanta malignatus est inimicus in Sancto !* » (Ps. 73.) Au pied du portrait :

« *Pater Gabriel* MALAGRIDA, apostolicus e Jesu Societate vir, natione Italus, vitæ sanctitate, rebus gestis, miraculisque clarissimus, de Lusitaniæ regnis ac populis immortalitate meritus, olim Joanni V regi fidelissimo apprime charus, Mariannæ Austriacæ reginæ in divinis rebus consultissimus, summis infimisque semper mire gratus ac venerabilis, soli invisus *Dæmoni*, ejusque fautoribus ac ministris; qui Maranionem, Brasiliamque cum sacro ministerio peragratus, Christi ac regis imperio inter Barbaros propagato, pietate inter Christianos restituta vel aucta, puerorum seminariis, fœminarum cœnobiis passim erectis, hisque inter infinitos labores et vitæ discrimina confectis rebus, ex India revocatus in Lusitaniam, dum corruptos hominum mores corrigere impensius studet, concussum terræ motu Ulyssiponem metu salutari concutiens, post annos prope 40 Lusitaniæ saluti unice impensos, velut quietis publicæ perturbator, urbe pulsus primum, mox *impiæ* contra regem conjurationis arcessitus, postremo violatæ religionis lege damnatus, publico tamen judicio omnium absolutus, inter bonorum lacrymas et præconia, illatam injuste necem pie fortiterque excepit Ulyssipone, die 20 sept., anno Domini 1761, ætatis suæ 72. »

Au moment où l'on trouva ces images, car il y en avait un très-grand nombre, le podestat dit que ce n'était plus là son affaire, mais celle de l'Inquisition, dont le jugement est ici directement attaqué. En effet, il fit avertir le vicaire de l'Inquisition, qui d'abord saisit la malle, puis en donna part à la cour de Rome. Cette cour ordonna sans doute qu'on étouffât l'affaire, mais elle ne put empêcher qu'il n'arrivât jusqu'à Paris des exemplaires de l'estampe, et qu'on n'en gravât quantité d'autres sur ce modèle. C'est une copie de ce genre que Caylus parvint à se procurer (lettre LXXXVIII) et qu'il envoya à Paciaudi. (Extrait d'une lettre d'Italie en date du 12 décembre 1763, insérée dans les *Nouvelles ecclésiastiques* du 6 février 1764.)

[1] Un portrait gravé de ce jésuite.

Digitized by Google

D'ailleurs je ne crois pas encore avoir écrit au bailli, que pour le prier de le payer, ou plutôt de lui donner le surplus, au cas que Natoire n'ait plus d'argent à moi; du moins je ne m'en souviens plus.

Si vous ne me flattez pas, vous me faites le plus grand plaisir en me mandant que M. du Tillot a été content des deux monnaies. J'espère que la dernière lui paraîtra plus singulière encore.

Ce n'est pas à moi que vous avez envoyé le plan et la coupe du théâtre de Bologne[1].

Reçu par M. de Choiseul le livre que vous m'avez adressé; je vous en parlerai en temps et lieu; car à présent j'ai quelque chose qui m'occupe et que je ne puis quitter.

Tous les jansénistes sont montés. Il n'y manque, selon la liste, que l'abbé Dugué; mais on m'assure qu'il n'a pas été gravé. Ils sont tous bottés et prêts à partir. Cependant, comme ils doivent être placés dans une caisse de livres, et que, selon vos ordres raisonnables, ces caisses ne doivent être envoyées qu'au printemps, ces messieurs ont bien l'air de demeurer ici encore un mois avant de s'embarquer.

J'enverrai votre bonne note sur le catéchisme, et si vous recevez une réponse plus convaincue aux objections, je la ferai également passer.

La chienne de traduction de Winckelmann me donne beaucoup de peine; je veux qu'elle soit bien, c'est-à-dire conforme au texte; ce qui n'est pas sans difficulté par rapport aux termes d'art, et à ceux que l'auteur emploie sans trop penser à leur véritable valeur.

Je ne vous ai envoyé les planches du tombeau de Por-

(lettre LXXX) avait prié Paciaudi de le mettre en commerce avec Bellotti. On voit ce commerce officiellement et régulièrement établi, lettre LXXXIV, par un paragraphe qui éclaircit le passage de la présente lettre.

[1] Voyez lettre LXXXIV, p. 429.

Digitized by Google

## LXXXVIII

Ce 8 avril 1764.

En réponse à votre lettre du 27 mars dont je vous remercie, mon cher abbé, je vais vous dire tout ce qui se présentera.

Les vingt-trois ou environ de ces messieurs[1] sont portés chez Tilliard, encadrés, mais très-modestement, comme des hommes sages dans la prospérité. Je ne m'en mêle plus. Ils entreront dans la première de vos caisses; ainsi n'en parlons plus.

Je suis bien aise de ne m'être point trompé sur les cannes et d'avoir prévu que cette bagatelle serait prise pour ce qu'elle est; ainsi je m'applaudis de les avoir fait partir, et je pense avec plaisir qu'elles sont à présent dans le lieu flatteur de leur destination. D'ailleurs, le plus tôt qu'il est possible de jouir est toujours le meilleur. Cette raison jointe à une autre de convenance m'engage à faire partir les deux autres cannes que vous me demandez. J'en avais fait venir six d'Orléans pour choisir les deux mieux faites; je prends dans les quatre qui me restent celles dont la forme est plus agréable, et je les envoie toutes nues[2]. J'en suis honteux; mais d'un côté la raison du retardement me retient, de l'autre, je ne pourrais

a éclipsé le soleil, mais les soi-disants jésuites (Inigo et Xavier) qu'on a chassés du ciel.» On voit en effet un ange paraissant sortir d'un amas de nuages noirs, portant une épée d'une main, et de l'autre un bouclier d'où s'échappent des feux qui éclairent la scène. Au-dessous de cet ange, Ignace et Xavier tombent, précipités du ciel, et nombre de gens munis de lorgnettes et parmi lesquels on remarque un membre du Parlement, en robe, regardent d'en bas ce spectacle. Cette gravure est tout ce qu'il y a de plus mauvais dans son genre. «Toute la cour, dit Bachaumont, t. II, p. 39, était à l'Observatoire. M. de Cassini s'était persuadé que la nuit serait épaisse; en conséquence, l'heure venue, et le jour pâlissant un peu, il a demandé des bougies, sous prétexte qu'on n'y voyait plus clair. Tous les spectateurs l'ont assuré qu'on y voyait très-bien; lui d'insister et d'assurer qu'il n'y voyait goutte, et le monde de rire, et l'astronome d'être hué.»

[1] Les vingt-trois jansénistes. Voyez lettre LXXXV, p. 433, note 2.

[2] Voyez *ibid.*, p. 434, note 4.



Digitized by Google

Vous trouverez dans ce paquet la copie du tombeau de Porsenna donné par cet Anglais dont je vous ai parlé [1], et sur lequel je me suis appuyé pour suivre le sentiment de Pline et critiquer Varron; car vous conviendrez qu'on ne peut admettre un bâtiment tel que cet Anglais l'a donné; encore il a fort modéré les proportions. Tout cela ne vous est envoyé que pour m'excuser.

Je ne vous suis pas moins obligé du livre du signor Ansaldi [2]; mais il ne m'a rien appris, et il a fini par m'ennuyer. Ne le dites jamais à personne; il ne sera point mon auteur.

La vanité du P. Neuville [3] est fort blessée de ne pouvoir, avec sa célébrité, obtenir un délai pour partir plus à son aise. Si vous voyiez les petites dévotes molinistes se récrier sur la dureté observée pour un *tel homme,* le tableau vous amuserait. Mais les compagnies sont sourdes, et les lois sont générales. Il est donc parti sans aucune distinction, avec une vanité fort blessée, mais qui n'en mourra pas.

Le P. Griffet a été traité un peu plus durement [4]. On dit

[1] Voy. la lettre qui précède, p. 448.

[2] Le P. Ansaldi, dominicain, antiquaire italien, né à Plaisance en 1710, mort à Turin en 1779. On a de lui, outre un grand nombre d'opuscules, une *Dissertatio de veteri Ægyptiorum idololatria* (dans le recueil de Calogera, t. XXIII); pièce que je suppose avoir causé la mauvaise humeur que montre ici Caylus.

[3] Pierre Claude de Neuville, né à Grandville le 5 septembre 1692, était supérieur de la maison professe de Paris. C'était un religieux d'un très-grand mérite et un bon prédicateur. Deux fois il fut provincial. Il mourut à Rennes en août 1775. On a de lui des *Sermons*. Rennes, 2 vol. in-12, etc.

[4] Henri Griffet, né le 9 octobre 1698, à Moulins, et mort à Bruxelles le 22 février 1771, prit courageusement et avec esprit et persévérance la défense de son ordre, dans quelques écrits, entre autres l'*Apologie des jésuites*, publiée par le P. Cerutti. C'est ce qui lui valut le privilége d'être traité par le Parlement avec plus de dureté que ses confrères. Il a laissé un très-grand nombre d'ouvrages énumérés dans la *Bibliographie* des frères de Backer. — Cosme (Jean Baseilhac), né à Pouyastruc, près de Tarbes, le 5 avril 1703, mort le 8 juillet 1781, était fils, petit-fils et neveu de chirurgiens distingués; il les surpassa tous. Comme il était très-pieux, il voulut entrer en religion, et dès qu'on lui eut assuré qu'il lui serait permis d'exercer son art, il prit

Digitized by Google

résulte qu'il arrive aux gros bonnets des événements vrais ou supposés qui tendent tous à séjourner; mais il me semble qu'on les suit *pied à boule.*

L'édition de Corneille donnée par Voltaire paraît; elle est en douze volumes in-8°. Vous savez avec quel apparat il a proposé les souscriptions de cet ouvrage. Il voulait, disait-il, faire honneur à son maître, faire honte aux parents de l'auteur, qui n'en avaient pas donné une édition convenable, malgré leur opulence et leur crédit. Que dis-je? Il voulait faire rougir la nation. Ne me citez pas, car je ne veux rien avoir à démêler avec tous ces drôles-là. L'ordre chronologique des pièces est culbuté. Des douze volumes, il y en a plus de six de critique au bas de chaque page, et quelle critique! sans entrer dans les détails de jugement, de temps, de progrès et de circonstances. Un vers corrigé par l'auteur même dans une seconde édition, est relevé avec l'aigreur d'un dévot qui n'a pu commettre le péché mortel qu'il relève. Vous la verrez, mais je ne vous conseille pas de l'acheter, quoique de part et d'autre je croie qu'elle va faire gâter bien du papier. Je vous conjure de ne pas me citer pour ces pauvretés. Il n'y aurait à tout cela pour un galant homme que des coups de bâton à donner, et la façon en est toujours désagréable et embarrassante. Enfin je ne crains pas de vous dire que l'esprit et le cœur de Voltaire sont démontrés dans cette édition d'une façon qui me rend la défense ou l'excuse incompréhensible. Il est vrai que je n'ai parcouru qu'un volume; mais le peu que je vous dis est d'après la conversation d'un homme d'esprit, c'est-à-dire de bon sens, qui en a fait la lecture [1].

[1] Voir dans la *Correspondance* de Voltaire d'abord, puis dans *Bachaumont*, t. II, p. 41, 47, 51, 53 et 57, l'indignation et les critiques violentes que souleva ce commentaire, et dont Caylus est ici le fidèle écho. Notez qu'il ne fit que parcourir le livre, et qu'il s'en rapportait à un homme d'esprit qui l'avait lu. « D'esprit, dit-il, c'est-à-dire de bon sens : » ce qui, ne lui déplaise, n'est pas du tout

Digitized by Google

celles de notre Gaule ont, comme vous le croyez bien, ma préférence.

M. Pellerin a acheté chez M. Dupleix [1], qui l'avait apportée de l'Inde, la médaille d'un roi Parthe inconnu, et qui donne plusieurs éclaircissements. Cette petite nouvelle n'est pas indifférente; elle prouve que partout on peut trouver, et que par conséquent on doit chercher. Ce monument très-singulier pour l'histoire et très-curieux en lui-même, est arrivé assez à temps pour être placé à la suite des médailles de M. Pellerin que l'on va imprimer, et tiendra sa place avec le beau pot de Syrie dont je vous ai parlé [2].

Adieu, mon cher abbé, en voilà bien assez et peut-être beaucoup trop. Je vous embrasse de tout mon cœur.

On m'apporte le portrait de saint Malagrida; on le dit gravé d'après celui d'Italie dont vous m'avez parlé il y a quelques mois [3].

## LXXXIX

Dimanche, 1er avril 1764.

Vous savez ce qu'on pense ordinairement des anonymes, mon cher abbé; ce sont gens qui ne se cachent que pour faire

[1] Le célèbre gouverneur des Indes françaises, né vers la fin du XVIIe siècle. Il mourut à Paris dans la misère, en 1763, après avoir passé le reste de sa vie à plaider contre la Compagnie des Indes, à laquelle il réclamait 13 millions qu'il disait lui avoir avancés. — Cette précieuse médaille publiée par Pellerin (*Mélange de diverses médailles*, 1765, t. Ier, p. 147) est un tétradrachme du roi parthe Pacorus. Elle fut, dit Pellerin, achetée à l'inventaire de M. Dupleix, qui l'avait apportée de Pondichéry. La date grecque que porte cette monnaie avait été lue ΦΙ (510), ce qui avait amené une confusion dans la classification, dont Eckel lui-même n'avait pas pu se tirer. M. de Longpérier, dans ses *Mémoires sur la chronologie des rois parthes Arsacides*, p. 126 et suiv. (1853, in-4°), a montré, à l'aide de diverses autres monnaies, que la date est ΦΤ (390 des Séleucides), et que la monnaie représente le contemporain de Trajan. L'effigie de ce prince a ceci de particulièrement intéressant, qu'elle donne une idée de la pierre gravée dont Pline le jeune (*Epist. lib.* X, 16) parle à Trajan. Le tétradrachme est au cabinet des Médailles.

[2] Lettre LXIX, p. 354.

[3] Voyez lettre LXXXVI, p. 444.

Digitized by Google

blante à celle qu'on a faite pour d'Alembert, auquel on proposait l'éducation du petit czar, tandis qu'on était convaincu ou très-assuré du refus. Ce sont de ces emplois de l'esprit, de ces préparations pour les éloges dont l'amour-propre profite dans le cours de la vie, et dont je suis rarement la dupe. Qu'en pensez-vous? Ne reconnaissez-vous pas dans cette dernière affaire l'esprit et le caractère des femmes intrigantes et conduites par ces réflexions de parti dont on trouvera des exemples dans tous les temps passés, présents et à venir?

Je vais répondre à la vôtre du 31 mars, c'est-à-dire aux articles dont je ne vous ai pas parlé dans mes dernières lettres. Je ne vous dirai rien de M. de Kéralio; je serais trop heureux de lui plaire.

Ne vous donnez aucune peine pour ces médailles d'artistes frappées en Italie [1]; personne ne sait mieux que moi combien elles sont des présents du hasard. Quand elles viennent, on les prend.

Je ne me souviens plus du motif qui m'a engagé à vous parler du cardinal Acciajoli [2]. Le fond de ces disputes m'est très-indifférent. Je dirai ce que vous me mandez à ce sujet à deux ou trois personnes qui, je crois, les ont en quelque considération, et, selon ce qu'elles me diront, je vous en parlerai ou ne vous en dirai mot.

[1] Voyez la lettre II de Mariette. Il s'agit de ces médaillons non frappés, mais modelés par les artistes italiens du XV^e^ et du XVI^e^ siècle, qui sont aujourd'hui si recherchés, et dont, au XVIII^e^ siècle, des amateurs intelligents, comme Caylus et Mariette, comprenaient déjà le mérite. Cicognara aussi ne les dédaignait pas.

[2] Le cardinal Acciajuoli était nonce du pape à Lisbonne. Il reçut du secrétaire d'État, don Luis d'Acunha, au mois de juin 1760, l'ordre de sortir de Lisbonne, pour un prétendu attentat (c'était simplement une impolitesse) qu'il avait commis à l'occasion des noces de la princesse du Brésil avec l'Infant don Pedro. Voyez, dans le *Recueil* indiqué à la note 1, p. 210 et 211 de la lettre XLIII, le t. IV. n^os^ XX et XXI, p. 128 et 129 de la 2^e^ partie, la correspondance dont cet événement a été le sujet.

Digitized by Google

pria de lui laisser le plaisir de vous l'offrir. Le retardement ne peut donc être venu que d'oubli. Il oublierait bien d'autres *inutiles* que vous et moi.

Je savais une partie de tous les maux que la famine cause dans votre Italie; mais les détails de la prévoyance de M. du Tillot et les preuves réelles que votre État en retire m'ont fait beaucoup de plaisir à savoir et ne m'ont point surpris. Que ne peut une seule tête en bien ou en mal dans un pays? Les occasions de faire des éloges sincères et mérités sont rares, malgré le plaisir avec lequel un honnête homme les saisit. Je m'arrête [1] : ceux-ci véritablement me mèneraient trop loin, car j'en suis pénétré.

Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur. Je laisse de la place pour l'apostille, si j'en ai la matière.

Vous verrez par la lettre ci-jointe que les soins, les peines et l'intérêt qu'on prend à une affaire ne peuvent réparer le défaut des premières précautions. Témoignez mes regrets à M. Pécis; malgré tous mes soins, je n'ai pu retrouver qu'un de ses exemplaires des campagnes de Jules César [2].

## XC

Dimanche, 22 avril (1764).

Vous avez pu croire, mon cher abbé, que mon silence, dans ma dernière, sur la mort de M^me^ de Pompadour, était affecté, car on affecte tout, et nous savons que les cyniques eux-mêmes étaient pleins d'air. J'avoue que je ne les aime sur rien. Voici le fait. Elle est morte, et, par parenthèse, avec une fermeté que la nature départit rarement même aux hommes; elle est

son *Explication de la mosaïque de Préneste.*

[1] « Je m'arrête. » C'est la seconde fois qu'il emploie cette formule dans cette lettre, et c'est celle par laquelle il se dérobe, quand l'expression lui manque pour parfaire ou allonger son compliment.

[2] Voyez Lettre LXXXIII, p. 425.

Digitized by Google

l'autre l'uniforme m'ont conduit. J'ai ces diables de vilains bâtons sur l'estomac. Je suis charmé que M. du Tillot ait été content de la dernière médaille; on me l'avait cédée en effet comme rare. Je suis certain d'avoir toutes celles de ce pays qui paraîtront à Paris. Il n'y a que ce chien de Claude Lorrain qui me résiste.

Puisqu'on autorise les libertés que je prends par un accueil égal à celui dont vos princes m'honorent, toutes les bagatelles anciennes ou nouvelles que je trouverai et qui pourront instruire en amusant, vous seront envoyées, et vous les remettrez à M. de Kéralio, qui les emploiera, s'il le juge à propos.

Il est vrai que le P. Berthier est un véritable homme de lettres. Après lui, on peut regarder, je crois, le P. Brotier comme un savant dans une partie. Mais ces deux-là nommés, le reste de la liste serait bientôt écrit[1].

Je vous ai mandé le ridicule que je trouvais à faire jurer des hommes qui ont fait abnégation totale de leur volonté, de leur conscience, et qui ont tout soumis au despotisme souverain d'un seul homme. J'ai eu peur de ne vous avoir pas envoyé un arrêt dans lequel on nomme vingt-cinq de ces prêteurs de serment, tous de Paris. J'aime mieux que vous l'ayez deux fois, d'autant que cet arrêt me fait rire. Le Parlement voyant que ces signatures commençaient à se multiplier, a senti la sottise qu'il avait faite de les admettre; il a cherché noise[2], et n'a plus donné qu'un temps trop court pour qu'on pût avertir ceux qui s'en étaient allés dans les provinces. Ainsi l'affaire s'est trouvée finie.

J'ai entendu dire tout le bien que vous me dites du jeune

[1] Il y a dans cette façon de juger des hommes qu'on n'a jamais vus, et de leurs écrits qu'on n'a probablement jamais lus, une fatuité rare, et l'on remarquera qu'elle est familière à Caylus. Il a déjà dit du bien du P. Brotier quelque part (lettre LXXX); il y joint le P. Berthier : cela fait deux jésuites qu'il paraît estimer; ce sera tout.

[2] Voilà, si je ne me trompe, qui peint assez naïvement la mauvaise foi de Messieurs.

Digitized by Google

gnon. Montfaucon a donné quelques morceaux qu'il a cités pour être de cette collection, et qu'il a assez mal rendus à son ordinaire. En comptant les pots cassés, il y avait environ cent cinquante morceaux dont je n'ai pas tiré trois planches complètes. J'ai des pierres d'attente, il est vrai, surtout une étrusque; je suis brouillé avec cette nation. A propos, vous m'avez parlé d'un gentilhomme de votre cour qui en possède deux morceaux. On devait négocier avec lui dès l'année passée; je n'en ai plus entendu rien dire. L'affaire est-elle manquée? N'insistez pas, ne dites rien; surtout pas de démarches indiscrètes. Mais informez-moi et soyez certain que je ne dirai mot.

Je reviens à mes emplettes. J'ai su qu'un négociant de Marseille avait fait un long séjour au Caire, et avait rapporté beaucoup de petites choses; je m'en suis accommodé et j'en ai eu deux cent quarante-neuf morceaux. Mais je ne crois pas qu'il en ait acheté un seul; je le soupçonne de les avoir tous ramassés. Les plus grands ont quinze lignes; ce sont presque tous des amulettes, et beaucoup de fragments de verre, de terre cuite ou de porcelaine. Malgré le délabrement de cette petite acquisition, j'en ai tiré des confirmations, des éclaircissements et trois planches complètes[1].

Si vous voulez des *Malagrida*, ne vous en faites pas faute; ils ne sont ici ni chers ni rares, et l'on est bien aise de se défaire de cette marchandise.

Vous avez grand tort de parler comme vous faites de la situation de vos arts à Parme. Savez-vous bien qu'avec les sujets que vous avez, on peut exécuter à la chaude tout ce qu'on voudrait, et qu'il ne faudrait qu'un homme fou des arts dans votre cour pour exciter toute la fermentation que nous n'avons même pas suffisamment à Paris?

[1] Il en a tiré cinq, savoir les III, IV, V, VI et VII du tome VII du *Recueil d'antiquités*.



Digitized by Google

vu, mais j'ai peine à croire que des maisons ornées et telles qu'il les décrit ne reçussent de jour que par la porte. A l'égard de ce qu'il dit de Watelet, je ne le reconnais pas à ce qu'il vous en mande. Mais comme vous attribuez cette plainte

par Winckelmann le 24 mars 1764. En voici le texte tel qu'on le trouve dans le *Voyage en Italie de Barthélemy*, publié par Sérieys, p. 287, c'est-à-dire avec les fautes d'impression que cet éditeur n'y a point su corriger.

*Al Reverendissimo Padre il P. Paolo Paciaudi, bibliotecario di S. A. R. Parma.*

Roma, li 24 marzo 1764.

« Carissimo amico,

« Eccomi tornato da Napoli ricco di osservazioni fatte sopra le scoperte recenti, e da due anni in quà, particolarmente sopra la scena del teatro d'Ercolano e sopra le abitazioni dissoterrate a Pompei; da quel poco che mi è riuscito di vedere al bujo della scena, Vitruvio et Polluce oscurissimo nel capitolo de' teatri, si spiegano meglio che con tutto lo sfarzo d'erudizioni de' commentatori; si capisce dove erano situate le machine versatili e trigone chiamato *κλίματα* per cangiar la scena e in che maniera si cambiasse. Queste machine giravano per mezzo di un cardine trovatosi con legno impietrito dentro. Ma vi vorebbe una dissertazione per mettere tutto questo in chiaro.

« Dagli edifizi pompeiani appariva evidentemente che le camere non pigliassero lume che per mezzo della porta, e ciò si manifesta in un palazzetto dentro la città medesima situata alla gran strada che tira dritto dalla porta scoperta. Questa casa ha il suo cortile lungo di 70 palmi, scoperto ma con un astrico[a] alla vineziana un[b] guide d'intrecci in mosaico. Non v'è però speranza che possano trovarvi supellettili o altre cose in questa città nelle cui fabbriche vedonsi levate gia anticamente sino le pitture dalle mura delle stanze, e sino a cardini delle porte, che giravano dentro una piastra (detta zinna) impiombata nella soglia, e anche questa si trova portata via. Bisogna rapporre[c] che questa città roviuata nel terremoto sotto Nerone restasse mezza abbandonata, anche prima che ella veniva coperta dal rapillo[d] e dalle ceneri del Vesuvio. Fuori della città sono scoperte due ville; una è stata rinterrata, e non si sa perchè, non mancandovi sito da reporre il terreno scavato. Nell' altra s'è scoperto, l'anno passato, il mosaico col nome di Dioscoride Samio, e agli 8 del corrente, ho veduto io scoprire nel mezzo del parvimento d'una camera corrispondente all' altra, un mosaico simile di mole et di lavoro, col nome dell' istesso artefice, il quale rappresenta come il primo, figure comiche intorno a un tavolino.

WINCKELMANN. »

Voy. la lettre qui suit, au commencement.

[a] Lisez : *lastrico.*
[b] Lisez : *con.*
[c] Lisez : *supporre.*
[d] Lisez : *lapillo.*

Digitized by Google

au caractère allemand[1], je pourrais adresser le reproche à l'Académie française, qui ne nous gâte que trop souvent les hommes[2]. Je fais peut-être là une méchanceté bien gratis, car, raillerie cessante, je n'en crois pas Watelet capable, et je crois Winckelmann injuste et difficile à son égard. Du reste, ils s'accommoderont, s'ils veulent; mais je leur garderai le secret.

Quand on fait ce qu'on doit on est approuvé par les honnêtes gens. J'aurais imaginé qu'une retraite ne vous était pas nécessaire; je vois que vous ne pouvez vous en passer. Je serai fâché d'être quinze jours sans avoir de vos lettres. Mais vous êtes à votre poste, il n'y a rien à dire. Je souhaite seulement que vous ne périssiez pas d'ennui[3]. Adieu, mon cher abbé.

Voilà encore de quoi vous amuser aujourd'hui; mais je crains bien pour la semaine prochaine. C'est celle des fêtes, pendant laquelle on ne peut imprimer[4]. Nous ferons comme nous pourrons, et serons à notre tour en retraite.

[1] Ou le passage relatif à Watelet a été supprimé dans la lettre de Winckelmann par Sérieys, ou, ce qui est plus probable, c'est dans une de ses propres lettres que Paciaudi parlait à Caylus de la plainte formulée par l'archéologue allemand contre le littérateur français. Quoi qu'il en soit, on verra dans la lettre qui suit le motif de la brouille survenue entre ces deux personnages. Elle fut et elle ne pouvait manquer d'être la suite d'une querelle d'Allemand.

[2] Est-ce le reproche d'avoir gâté Watelet en le recevant dans son sein? Probablement. Mais Watelet, tout médiocre qu'il était, n'était pas des pires.

[3] Vœu digne d'un sceptique. Les réserves qui le précèdent ne lui ôtent pas ce caractère.

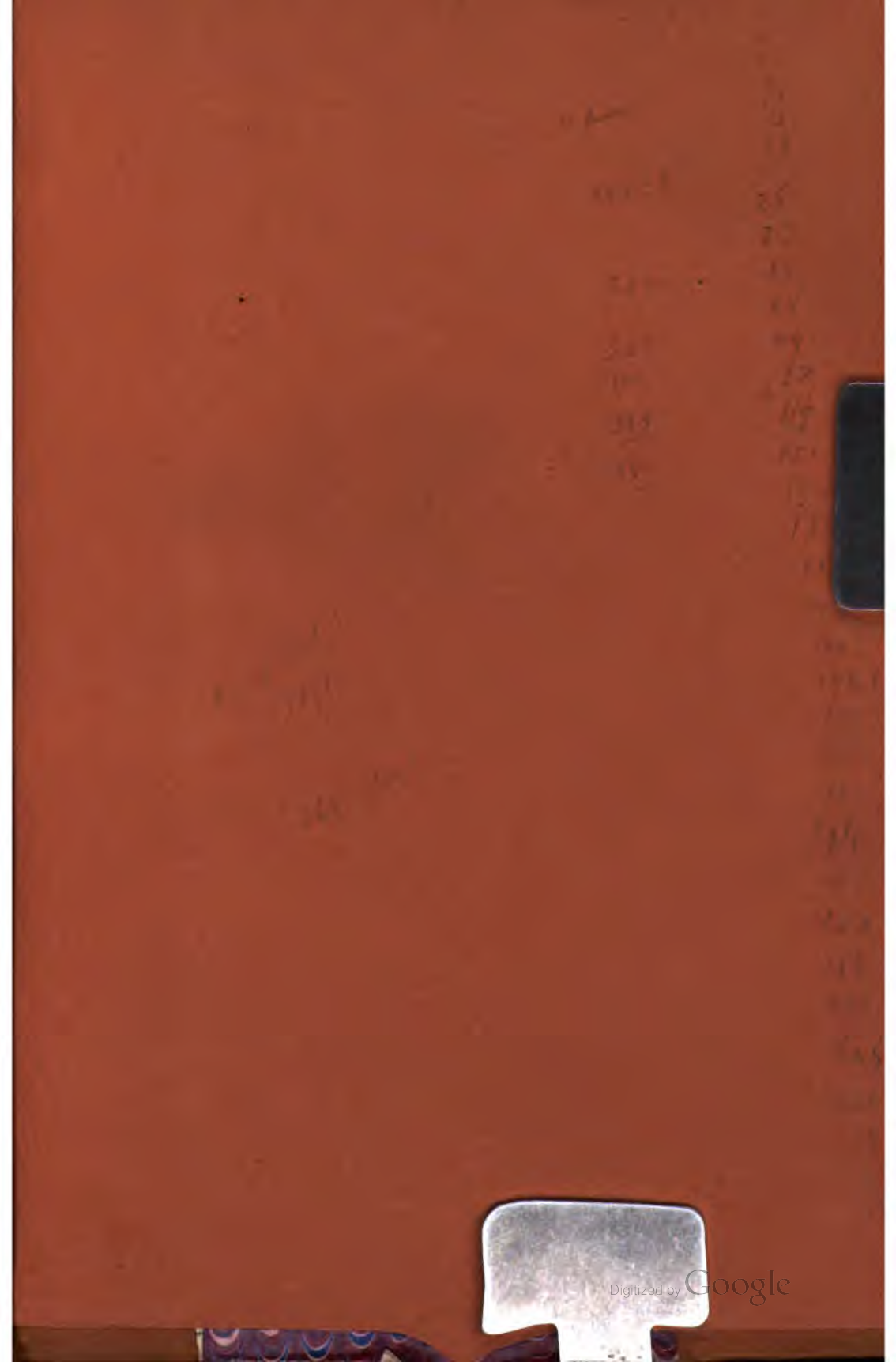
[4] La semaine de Pâques, et Pâques étant le 22 avril en 1764, on voit que c'est bien cette année-là que Caylus écrivit cette lettre, où il ne l'a pas marquée.

FIN DU TOME PREMIER.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized by Google

Digitized by Google